

Les incendies du militarisme, évidemment, désespérément, semblent toujours plus éclairer et réchauffer que les bougies méditatives de l'antimilitarisme.

55/ **Guerre** : Bien plus que de la haine : du meurtre de masse ; et à la fois et plus terrible encore parce que plus absurde, bien moins que de la haine : une faille structurelle, un déficit d'organisation géopolitique qui, mécaniquement, froidement, stupidement, mène au meurtre de masse.

La guerre est un moment politique où le chaos s'inscrit dans la loi, où la destruction, pire qu'être un enjeu, est une routine, où le meurtre, pire qu'être une gloire, est une formalité.

*

Il n'y a pas de bavure à la guerre, il ne peut y en avoir, tout, même ce qui déborde les limites qui, éparses au fil des millénaires ou rassemblées à l'époque moderne dans des conventions internationales, encadrent la folie meurtrière et sont étrangement appelées « *lois de la guerre* » bien que la guerre soit par essence l'absence ou l'impuissance de lois transgroupales, tout, même ce qui déborde les limites de l'imagination la plus cruelle, tout est régulier, car la guerre est en elle-même une bavure, bave ignoble suintant de la bouche de l'humanité, de l'humanité enragée, de l'humanité enragée qui ne croit pas encore assez au vaccin du cosmopolitisme, de l'humanité enragée qui croit encore bien trop en ses pulsions identitaristes et se noie dans sa bave.

*

– Pourquoi la guerre ?

– *Parce que c'est comme ça, parce que ça l'a toujours été, et que donc ça le sera toujours. Au lieu de se perdre en « pourquoi », autant s'y préparer.*

– Ne crois-tu pas plutôt que le risque de « *se perdre* » se situe bien plus certainement dans ton « *donc* » que dans mon « *pourquoi* » ? Et puis, se préparer à la guerre, n'est-ce pas un peu l'amorcer ? Et ne pas préparer les conditions de son impossibilité planétaire, n'est-ce pas un peu la vouloir ? « *Si tu veux la paix prépare la guerre* » est sans doute la croyance qui a le plus mutilé l'humanité. Sa bêtise, dissimulée sous la fierté de dompter les paradoxes, n'est pas qu'incommensurable, elle est aussi incommensurablement diabolique. Elle insulte la paix, elle en réduit la notion à une simple neutralisation, par la peur, de deux violences opposées, comme si la paix ne pouvait être davantage que cela, comme si l'anéantissement de ces violences opposées – *aussi bien l'anéantissement des perversités à l'origine de ces violences que l'anéantissement des facticités à l'origine de ces oppositions* – et l'anéantissement de la peur qui certes parfois les neutralise mais souvent les exacerbe, n'étaient pas la seule vraie mesure de la paix mais l'insensée démesure de sa version utopique. Comme si la paix n'était qu'une forme de guerre, une guerre paralysée, et la guerre la structure immuable du monde. Il me semble que ne pas réussir à s'extraire de l'idée que le mal est l'irréductible substance du monde relève bien plus du symptôme névrotique, voire du délire de persécution, que de la rationalité. Si tu veux la paix, fais des échanges commerciaux et culturels, construis du lien intergroupal, lutte contre la ferveur clanique de ton groupe identitaire et de celui d'en face, travaille à la mise en place d'institutions communes et à l'élaboration d'une identité commune, mais ne prépare surtout pas la guerre, car que feront ceux d'en face sinon se préparer eux aussi à la guerre et eux aussi chercher le moindre prétexte pour attaquer les premiers. Si tu veux la paix, ne rentre pas dans l'engrenage de la guerre, ne rentre pas dans l'escalade des menaces de violence qui fatalement

basculera dans l'escalade des violences. Si tu veux la paix, prépare la paix, elle est déjà si difficile à construire, ne te perds pas dans la construction de son contraire.

– *Tes propos sont irresponsables !*

– Les tiens sont certes responsables, mais responsables du fait que l'humanité en est encore aux archaïsmes tribaux qui la font depuis toujours s'autodéchirer. La pensée militariste inlassablement répète qu'une relation de bon voisinage consiste à mutuellement se mettre en joue, et inlassablement on la prend au sérieux, et inlassablement le monde s'empêtre dans l'horreur. La plupart des gens déclarent détester la guerre, et la plupart la font, au moins à petite échelle, au moins symboliquement. La vérité est que la plupart des gens aiment la guerre, et que la civilisation est nourrie de cela, et qu'elle nous nourrit de cela. Certes heureusement avec ambivalence, mais l'amour de la guerre existe bel et bien. Les fléaux comme par exemple la maladie ou la famine ne sont absolument pas pensés et représentés comme le fléau de la guerre, les deux premiers n'irradient chacun qu'une noirceur franche quand le troisième irradie de sa noirceur même mille reliefs étincelants. La guerre reste encore un mode universel de communion clanique, d'assouvissement pulsionnel et de narcissisation. Et puis elle offre de l'aventure. Et puis, plus profondément, une raison de vivre. La guerre a la grandeur de la mort. Elle seule peut l'affronter. Donner la mort c'est la dominer, c'est dompter son non-sens. Donner sa vie c'est donner un sens à sa vie. La guerre est une sorte de spiritualité. Au moins une fascination. Et une excitation. Y a-t-il plus érotique qu'un frisson de peur enchevêtré à un frisson de puissance ? Et puis... et puis... comment dire cela... disons que... que... « *ah Dieu ! que la guerre est jolie*¹⁰ » ! Craquant de partout les digues de sa consubstantielle laideur, une force esthétique redoutable en jaillit et emporte tout dans son vertige. Il n'est finalement pas facile de réussir à ne voir la

10. Guillaume Apollinaire

guerre que comme l'agitation de centaines, de milliers, de millions, de milliards d'humains s'acharnant à se cribler mutuellement la chair de projectiles, que comme une absurdité pure que le sens doit à tout prix éliminer, que comme la part excrémentielle de l'Histoire humaine. Non, il n'est pas facile de déceler que, sous les parfums capiteux des récits guerriers, la guerre pue, simplement, totalement, les soldats ne pataugeant en vérité jamais dans la boue mais toujours dans la merde. La guerre est une noyade collective dans une effusion diarrhéique collective.

– *S'il n'est pas facile de ne percevoir en la guerre que cette seule bassesse, c'est pour l'unique raison que cela est contre-nature. Ce qui fédère un groupe humain dans son unité est, entre autres choses mais fondamentalement, la possibilité de défendre cette unité, voire d'imposer son hégémonie, c'est-à-dire la possibilité de percevoir en la guerre, au-dessus de son éventuelle bassesse, sa magnificence.*

– À quelle nature fait donc référence ta notion de *contre-nature* ? À une essence anthropologique immuable, c'est-à-dire à une chimère mourante, résidu d'une pensée théologique déjà morte, ou bien à la réalité anthropologique présente, celle qui provient d'une longue évolution, et qui ne cesse d'être en évolution, et dont le schème actuel d'évolution, l'individuité, est constitué justement de la déconstruction des groupes identitaires dans leurs spacieuses et arbitraires unités et de la construction d'une humanité véritablement unifiée dans sa multiplicité d'individuations et de groupalités ? Une mutation s'opère dans les conflits, qui sont de moins en moins entre groupes identitaires et de plus en plus, au sein de chaque groupe identitaire et finalement universellement, entre des visions réactionnaires repliées sur leur groupe identitaire et ses archaïsmes et des visions progressistes ouvertes sur l'humanité entière et ses développements. Et cette mutation qui s'opère dans les conflits, diminuant le taux global d'identitarisme, diminue en conséquence le taux global de violence planétaire. Les groupes phénoménaux n'existent

qu'autour de l'élément qui chacun les fédère, la question de leur cohésion ne se pose donc pas, elle existe pour une durée et avec une intensité qui sont les siennes, sans projection transcendante, contrairement aux groupes identitaires qui, pour survivre à leur vacuité, pour poursuivre la fiction de leur structuration divine, ont besoin d'éléments fédérateurs alimentant sans cesse la flamme de leur artificielle cohésion, et l'idée de leur propre défense, voire l'idée de leur hégémonie, face aux autres groupes identitaires, sont en effet, tu as raison, deux de leurs principaux éléments fédérateurs. Mais ne penses-tu pas que l'humanité puisse faire mieux en matière d'éléments fédérateurs ? Ne penses-tu pas que les éléments de *respect à l'individu* et de *progrès de l'humanité* puissent être tout autant fédérateurs, voire davantage encore, et avoir de plus l'extrême avantage de ne pas transformer leur puissance fédératrice en puissance de mort ?

– *La dynamique de compétition génétique et ressourcielle, et donc de combat, est consubstantielle à la vie, elle est donc indépassable. La puissance de mort, comme tu dis, est avant tout de la puissance, et donc de la vie. Une humanité sans combat serait une humanité déjà morte.*

– L'espèce humaine possédant la spécificité d'avoir, intégrée à son évolution biologique, une évolution culturelle, inédite sur Terre à cette intensité, et de plus en plus foisonnante, rien ne permet de conclure au caractère indépassable de telle ou telle caractéristique. Par ailleurs, cette évolution culturelle allant dans le sens du développement de l'individuation et de la prégnance du monde symbolique sur le monde physique, n'observe-t-on pas déjà la dynamique de compétition passer d'une modalité groupale à une modalité individuelle et d'une modalité physique à une modalité symbolique, et ne peut-on pas imaginer que la suite logique de ces deux passages se traduise un jour par l'abolition pure et simple de la guerre ?

– *L'abolition pure et simple de la guerre ? Je crois que là tu dérives loin du réel...*

– Et pourtant, n'est-il pas déjà inscrit dans le réel la presque annihilation de toute possibilité guerrière entre diverses régions contiguës du monde qui, autrefois en conflit, sont aujourd'hui incorporées à un même État, ne possédant plus d'armées propres mais dépendant de la même armée nationale, n'ayant tout au plus qu'une survivance folklorique de leurs identités propres sans plus aucune croyance sérieuse en une quelconque altérité ontologique entre elles ? On se focalise sur les quelques réveils identitaires qui par-ci par-là crachent leurs violences, et l'on a raison de le faire, mais l'on a tort de ne pas remarquer également qu'en la plupart des régions rien ne se réveille, que leurs démons identitaires ne sont pas endormis mais morts, que l'entité politique surplombante n'a pas fait que les emprisonner mais les a mortellement étouffés. Et ce qui se réalise à l'échelle locale se réalise peu à peu à l'échelle continentale, notamment dans l'exemple de la construction européenne, et surtout, mais embryonnairement, à l'échelle planétaire, tout simplement parce que l'échelle planétaire devient, au fur et à mesure des évolutions structurelles, la seule échelle pertinente pour penser et organiser le *vivre-ensemble*. Un seul conflit de civilisation écrase progressivement tous les autres : celui entre les dynamiques qui écrivent encore *civilisations* au pluriel et les dynamiques qui écrivent déjà *civilisation* au singulier. Le passage à l'acte meurtrier est quelque chose de complexe dans l'espèce humaine, les représentations pouvant le rendre soit extrêmement facile soit extrêmement difficile, en fonction du degré de déshumanisation de l'Autre. Les institutions politiques, dans une dialectique complexe avec les représentations, structurent en leur sein les relations entre catégories de population dans une plus ou moins grande humanisation, mais, au-delà de leur limite, n'ayant plus de pouvoir structurant, elles ne peuvent qu'intégrer le fait que les possibilités de déshumanisation sont alors sans limite. Dans le néant politique situé entre les institutions, le néant de la mort

n'a pas d'obstacle à sa propagation. Les États-nations ont recours à la guerre uniquement parce qu'ils sont les institutions politiques les plus vastes, ou plutôt uniquement parce que les institutions politiques supranationales sont encore trop impuissantes face à eux. Ce qu'il y a d'insupportable dans la guerre, au-delà de sa flagrante abjection, c'est qu'elle est encore légale, c'est qu'un État mondial n'existe pas encore qui aurait pu enfin la rendre illégale. L'anormalité croissante de la guerre réside en sa persistante normalité. Un État mondial démocratique devrait en théorie rendre les guerres aussi rares que les guerres civiles dans les pays démocratiques.

– *Un État mondial ? Ça ne marchera jamais dans le présent !*

– « *Jamais dans le présent* » est une formule intéressante, l'on sent que sous le constat manifeste de l'impossibilité pour un État mondial d'émerger magiquement dans notre présent, s'exhale ton désir que surtout cette impossibilité s'inscrive dans le futur, relève d'un « *jamais* », que surtout rien ne vienne abolir le découpage de la planète en États-nations et ne vienne ainsi déstabiliser tes repères et ton identité. Rassure-toi, un État mondial n'a aucune chance d'advenir de notre vivant. Malheureusement aucune chance. L'établissement d'un État mondial ne pourra résulter que d'un très long processus, qui certes a déjà bien commencé, mais qui ne pourra s'achever que lorsque la planète aura atteint un niveau élevé d'homogénéité économique-socio-culturelle intergroupale et que lorsqu'il y aura une très nette prédominance du sentiment d'identité humaine sur le sentiment d'identité groupale. On sait à quel point l'identité de groupe est une notion mouvante, ne peut-on pas l'imaginer disparaître dans ses propres remous à mesure que s'estompent les différences structurelles entre les divers groupes identitaires, à mesure que donc s'accroissent les différences existentielles entre les divers individus puisque les processus apaisants d'homogénéisation structurelle intergroupale concurrencent

puissamment et déjouent les processus aliénants d'homogénéisation existentielle intragroupale, à mesure que la seule délimitation groupale conservant une résonance identitaire ne soit plus que celle qui circonscrit l'humanité entière, et même à mesure que cette dernière résonance identitaire, résonnant dans le vide, dans l'indifférence des autres espèces, s'efface au profit des résonances phénoménales anthropologiques ? La notion de *territoire* peut de moins en moins et presque déjà plus être pensée uniquement sous ses aspects identitaires ou étatiques, mais doit maintenant être pensée sous ses aspects linguistiques, télécommunicationnels, informationnels, éducationnels, scientifiques, religieux, artistiques, écologiques, épidémiologiques, sanitaires, technologiques, industriels, financiers, énergétiques, ressourciels, sécuritaires, moraux, judiciaires, touristiques, migratoires, etc., chaque aspect recoupant les autres et formant un dessin de plus en plus complexe où tout s'emmêle, où les nœuds des frontières étranglent de plus en plus les possibilités de frontières, où s'embrouille et se désagrège de plus en plus la puissance symbolique de la notion même de *territoire*. Ne peut-on imaginer une mondialisation réussie, où le territoire ne serait enfin plus qu'un simple repère géographique, où la forme de l'espace serait enfin à la forme chacun de nos yeux, où habiter un lieu et ses singuliers reliefs ne serait enfin plus ce nivellement que constitue le fait d'être captif d'un territoire ?

– *Admettons que ce que tu dis se réalise un jour, toute entité politique, même égalitaire et libertaire, même protectrice et bienveillante, même confortable et stimulante, et d'autant plus qu'elle est immense, qu'elle est planétaire, génère ses révolutionnaires et ses indépendantistes. La guerre ne viendrait certes plus alors de l'extérieur, mais elle viendrait encore de l'intérieur. Rends-toi à l'évidence, quelle que soit sa forme, la guerre est une fatalité.*

– Non, je ne me rendrai pas, et surtout pas à ce fatalisme que tu appelles l'*évidence*. La violence de masse n'est

en rien inéluctable, parce qu'il n'est en rien inéluctable que les mouvements révolutionnaires ou indépendantistes soient encore structurés sur l'identitarisme. Pourquoi, en ce qui concerne les mouvements révolutionnaires, ne pas imaginer une culture suffisamment mûre pour adopter et pérenniser comme archétype révolutionnaire les révolutions technoscientifiques, philosophiques ou artistiques et non plus les sempiternels basculements de domination qui n'ont de révolutionnaire que leur autodénomination ; et pourquoi ne pas imaginer une formule civilisationnelle suffisamment souple pour intégrer en douceur tout ébranlement révolutionnaire et ainsi sans cesse évoluer ? Et pourquoi, en ce qui concerne les mouvements indépendantistes, ne pas imaginer une progression vers un État mondial suffisamment mesurée, constituée de suffisamment d'étapes intermédiaires sous forme d'entités politiques de plus en plus vastes, respectant chaque fois suffisamment le temps d'acceptabilité des transferts partiels de souveraineté et d'identité, générant chaque fois suffisamment de gain réel apte à dépasser l'inévitable sentiment de perte, définissant pour chaque échelle de *vivre-ensemble* un niveau d'autonomie suffisamment pertinent, pour transformer toute idée indépendantiste en ridicule anachronisme ; et pourquoi ne pas imaginer une formule civilisationnelle suffisamment spirituelle pour élever la notion d'*indépendance* totalement au-dessus des grégarités, dans les hauteurs du seul sens d'*émancipation de l'individu* ?

– *Et la violence gratuite, il faudra bien lui faire la guerre ?*

– La violence gratuite, c'est-à-dire sans revendication politico-identitaire, n'étant pas fédératrice, ne concerne que des individus isolés ou des bandes, jamais des masses, et sera, dans un État mondial, d'autant plus réduite que celui-ci sera structuré autour de la relative rationalité des sciences psychosociales et non plus, comme les États-nations, autour de la relative irrationalité de leurs traditions. Par ailleurs, la notion d'*extériorité de la violence* disparaissant dans un État mondial, la gestion de

la sécurité n'aura strictement rien à voir avec une quelconque logique de guerre mais avec une banale logique policière et judiciaire comme en présente depuis toujours tout *vivre-ensemble*.

– *Et si cet État mondial s'avère être une dictature ? La catastrophe sera alors totale dans le sens où c'est l'humanité entière qui la subira, et non plus des fractions comme actuellement avec le jeu équilibré des États-nations. Et seule une guerre, une guerre mondiale, pourra alors peut-être nous en sortir.*

– En quoi le jeu des États-nations, centré sur le principe de leurs respectives souverainetés, représente-t-il un équilibre ? Parce que le malheur qu'infligent certains États à leur population est compensé par le bonheur relatif des autres populations ? Chaque individu étant un absolu, il n'y a aucune compensation possible dans cette configuration, aucun équilibre. Ou bien parce que le malheur qu'infligent certains États à leur population est amoindri par l'action des autres États ? Là non plus l'on ne peut pas parler de jeu équilibré des États-nations, parce que d'une part cet amoindrissement n'existe pas pour l'essentiel, la souveraineté étant au minimum source d'indifférence envers les autres populations et au maximum source d'égoïsme favorisant bien au contraire leur malheur, et parce que d'autre part, lorsque cet amoindrissement parfois existe, il est justement le fruit du développement des structures transnationales (informationnelles et organisationnelles) et de leurs possibilités de pression sur les États-nations. Cela est une contradiction logique de penser qu'un État mondial puisse être une dictature car, en tant précisément qu'il est mondial, il est consubstantiellement dans une dynamique opposée aux dynamiques identitaires, les seules à pouvoir générer et maintenir des régimes dictatoriaux, les seules à offrir les masses sur lesquelles s'appuient ces régimes. Comment, lorsque par l'effet de la mondialisation les masses commencent enfin à se métamorphoser en populations d'individus, lorsque les systèmes de pouvoir commencent enfin à perdre leur aura transcendante et

à se retrouver face à face avec les milliards de transcurrences individuelles, faire tenir debout l'hypothèse qu'un État mondial puisse avoir la moindre possibilité d'être une dictature ?

– *Le réel est plus complexe que ce que tu dis ! Et plus simple aussi : c'est dans le sang que l'humanité évolue ! L'humain n'est pas et ne sera jamais bon !*

– Calme tes pulsions de mort s'il te plait ! Ce n'est pas dans le sang que l'humanité évolue, c'est dans ses élaborations symboliques, et il est vrai que lorsque celles-ci sont grossières, taillées rudimentairement à la seule mesure des collectivités, elles broient les individus et font couler le sang, mais cela n'a rien d'une fatalité, et l'on observe que peu à peu les élaborations symboliques s'affinent, se cisèlent progressivement à la mesure des individus, et qu'alors peu à peu décroissent les rivières de sang, et qu'alors peu à peu le rêve de les voir définitivement se tarir progresse vers le réel. Le réel qui certes est plus complexe que ce que l'on en dit, mais qui simplement et entre autres contient ce que l'on en dit, et qui complexement et entre autres se remanie par ce que l'on en dit. L'humain n'est pas et ne sera jamais bon, dis-tu ? Le problème n'est pas de naïvement fantasmer sur une intrinsèque ou future bonté humaine, mais de bâtir le mieux possible les conditions politiques d'intensification de l'éthique. La violence physique collective est une bassesse largement dépassable, et l'aveuglement sur son caractère largement dépassable est également une bassesse largement dépassable, pour peu que l'on prenne un minimum de hauteur et que l'on ouvre un minimum les yeux sur l'incroyable progression, en seulement quelques millénaires, de la civilisation.

– *Mais progression vers quoi ?*

– Progression vers la possibilité de se demander chacun « *progression vers quoi ?* », progression vers la possibilité de s'approprier chacun l'élaboration du sens vers lequel on progresse, progression vers la possibilité de chacun progresser...

– Peut-être que voir en la violence physique collective quelque chose d'indépassable relève au contraire de la capacité à prendre plus de hauteur et à ouvrir plus grand les yeux ?

– Confondre *lucidité* et *pessimisme* n'est rien d'autre qu'une naïveté...

– Et confondre *lucidité* et *optimisme*, n'est-ce pas également une naïveté ?

– Mais oui, bien entendu, c'est une naïveté, *pessimisme* et *optimisme* ne sont que deux paresseux fatalismes, il ne s'agit ni de l'un ni de l'autre, mais il s'agit de travailler, de travailler à faire émerger, à la question « *pourquoi la guerre ?* », la plus belle des réponses, « *pour rien...* », de travailler à faire de ce « *pour rien* » un gouffre immense où chutera tout désir guerrier, de travailler à faire du mot « *rien* » une puissance suffisamment performative pour que, placé en fin de texte, de la puissance guerrière il ne reste définitivement plus *rien*.

56/ **Guerre** : Athanor – *situé au fond du crâne de chacun, la tête à l'envers...* – dans lequel – *...et situé au cœur d'une population qui se croit être au moins deux populations, le cœur à l'envers...* – se métamorphose – *...et situé au fond du crâne de chacun lorsque l'idée du chacun a quasiment fondu, la tête allant vers son éclatement* – l'or en plomb.

L'Histoire guerrière entre les peuples suit le tracé sinueux horizontal passant entre le manque d'indépendance des individus et le manque d'interdépendance des peuples ; l'Histoire de l'élaboration de la paix entre les peuples suit le tracé sinueux vertical passant entre l'édification de la multiplicité des individus et le démantèlement de la multiplicité des peuples.

L'Histoire guerrière est une longue querelle familiale dont les motifs principaux sont les relations d'emprise locales et la négation du lien familial global.